Olivier Busnel le fixait d'un air furibond, indomptable. « Clara et moi ne sommes pas séparés, corrigea-t-il. Il n'y a pas eu de séparation entre nous.

- OK, Olivier, OK. »

Complètement siphonné, se répétait Matias Norfolk. Il songeait à un documentaire qu'il avait visionné sur Anders Behring Breivik^{*}, aux points communs que l'attitude d'Olivier Busnel présentait avec celle de l'ennemi public. « Mais, alors, hum, je ne suis pas sûr de comprendre...

 Clara a disparu, Matias. Elle a disparu, révéla-t-il les yeux humides. Comment vais-je survivre sans elle? »

Matias Norfolk ne savait plus quelle tactique employer. « Je suis désolé, Olivier. Je... J'ignorais tout ça. Si je peux faire quoi que ce soit pour t'aider, j'en serai ravi, Olivier, mais pour l'instant... » Il n'osait plus prononcer le fameux prénom, et préféra laisser sa suggestion en suspens, écartant les bras en signe d'impuissance.

- « Je ne te parle pas de ça pour obtenir de l'aide. Je n'ai pas besoin d'aide, affirma Olivier Busnel en contenant ses larmes, comme s'il s'agissait de l'aspect le plus déterminant de sa situation. Le truc, c'est que je ne sais pas où est ma femme. Elle me manque, j'ai peur pour elle, mais je l'avoue, le plus dérangeant pour moi c'est le fait de ne pas savoir.
 - Et... Et la police?
 - La police ne sert à rien.
 - Qu'est-ce qu'ils...
- Clara a disparu. Enfin non; en droit français, ce n'est pas une disparition, mais une *absence*. J'en ai assez de devoir me justifier à ce sujet, de devoir expliquer l'inexplicable. Tu sais, les flics, ils m'ont presque paru *compatissants*. Je sentais bien

^{*} Fasciste déséquilibré ayant assassiné 77 personnes lors des attentats d'Oslo, le 22 juillet 2011.

qu'ils trouvaient mon témoignage bizarre, et mes beauxparents n'arrêtaient pas de leur répéter que j'étais la réincarnation d'Albert DeSalvo*. Mais ils sont restés courtois. Professionnels.

- Albert qui?
- Mon imagination a pris le dessus. Voilà ce qu'ils ont dit. En gros, ça revient à dire qu'on me considère comme cinglé. Je ne suis pas cinglé... Quelqu'un de cinglé n'affirmerait jamais l'inverse; mais bon, je préfère être perçu comme cinglé, plutôt que suspect. Peut-être suis-je les deux à la fois?
 - Et, hum, ton... avocat? Tu en as un?
- Toutes ses affaires sont restées intactes. Je ne me suis pas aperçu immédiatement de son absence : je le précise, car selon mes beaux-parents il s'agit d'un paramètre *crucial*. Va savoir pourquoi. Ils tiennent à m'accabler sous un déluge de pénitence haineuse; si ça peut leur passer le temps. Ils pourront bientôt s'en donner à cœur joie. Quoiqu'il soit probablement lassant de s'acharner sur un mort, une fois digérée la jubilation initiale.
 - Que... Comment ça, qu'est-ce que tu racontes Olivier?
- Je ne sais pas où elle est. Tu pourras leur répéter que je t'ai dit ça si tu veux.
- À qui? Je ne vois pas pourquoi la police française ou tes beaux-parents viendraient jusqu'ici pour...
- C'est insupportable de ne pas savoir. Je passe pour le dernier des crétins. J'ai essayé toute ma vie de ne pas passer pour un crétin. Là, il faut avouer que c'est un peu raté. Je n'en sais pas plus que le premier *bouffon* que tu croiseras dans la rue. Ça ne m'effraie pas pour autant; je ne suis pas de

^{*} Tueur en série ayant avoué dans les années 60 le viol et le meurtre de 13 femmes attribués au célèbre « étrangleur de Boston ». Le doute subsiste encore à ce jour quant à sa culpabilité réelle.

ceux qui ont peur de l'inconnu. Moi, c'est plutôt ce que je connais qui me fait peur. Quand i'étais tout gamin, i'avais peur des zombies, des vampires. Des monstres, quoi. J'ai très vite compris que les monstres existent : ils sont parmi nous. Ce sont de simples masques, portés par des hommes comme toi et moi. On nomme leurs crimes sous des termes génériques aux étymologies antiques, pour mieux oublier leur sens véritable, pour mieux les banaliser. Mais au final, les représenter explicitement, par l'image ou par les mots, reste interdit. Pense à ça deux minutes : on vit à l'époque de l'obscénité totale, n'importe qui jacte sur n'importe quoi, 24 heures sur 24, plus aucune autorité ne régule la parole de personne, et ces sujets restent tout de même tabous. Pas parce que la loi le punit, mais parce que personne n'est capable de les représenter. Même le gigantesque monstre de voyeurisme que nous sommes devenus refoule ces atrocitéslà. Alors qu'elles existent. Il existe des hommes qui commettent ces crimes, Matias. Et tu as déjà serré la main à l'un d'entre eux. Il y a deux minutes, ou un autre jour. C'est un fait. Tu vas me dire que je verse dans la sensiblerie; après tout, on ne parle toujours que d'entités vivantes interagissant entre elles. Quelle importance ça peut avoir, avec un peu de recul? C'est juste une question d'esthétique, pas vrai? »

Matias Norfolk laissa passer un silence, comme pour digérer l'incongruité de la situation. Son fournisseur, un homme réputé pour son pragmatisme et sa rigueur, déclamant d'une voix fanatique et fébrile un exposé sur les travers de l'espèce humaine, confessant peut-être le meurtre de sa femme. C'était presque trop énorme pour être choquant.

- « Olivier, écoute, je...
- À part le sommeil chimique, il n'existe qu'un moyen de tenir face à ce que je viens de décrire, sans devenir fou : le rituel. Il suffit de trouver le sien, et de le respecter. Je te donne

un exemple : chaque matin, après que mon réveil a sonné, je sors toujours de mon lit en prenant garde de poser à terre mon pied droit en premier. J'effectue toujours un nombre impair de foulées pour me rendre d'une pièce à l'autre. Je sors du placard la paire de chaussures que je compte porter, et je les pose par terre en les orientant toujours parallèlement à l'axe du placard, pointées vers la porte d'entrée. Une fois que j'ai fait ça, je consulte les messages sur mon téléphone, mais seulement s'ils sont en nombre impair. J'ingurgite toujours le même petit déjeuner, non, je ne déconne pas : une banane, trois biscuits Prince, un Kit Kat, deux petits suisses Nesquick et une canette de Coca-Cola Light. Rien de plus, rien de moins. Toujours. Je fais toujours trois séries de cinquante abdominaux et trente flexions de dix kilos sur chaque bras.

- OK, bon, je crois que je vois où...
- Entre la première et la deuxième série, je sors toujours de mon tiroir, dans l'ordre, ma montre dont le bouton doit toujours être tourné de manière à ce que le logo soit droit, la clé de ma voiture, ma carte bleue, trente-cinq euros en liquide, un billet de vingt plié en deux sur un billet de dix, lui-même plié en deux sur un billet de cinq, et un paquet de cigarettes contenant toujours un nombre impair de Camel filtre différent de treize, puis enfin le coupe-ongles de mon père dans un étui de cuir, dont j'embrasse trois fois le bouton avant de le reposer parallèlement à la fenêtre de la pièce, au centre du tiroir, que je laisse volontairement ouvert. Sauf si j'ai une réunion importante, auquel cas je prends le coupeongles avec moi, le bouton toujours tourné vers l'extérieur dans ma poche. Entre la deuxième et la troisième séries, je me munis d'un coton-tige imbibé d'eau tiède et d'un petit peu de lotion après-rasage Eau Sauvage de Christian Dior car c'est la seule qui soit vendue en spray, et...

- Moi aussi, j'ai adoré *American Psycho* » le coupa enfin Matias Norfolk, en allusion à un roman dont le protagoniste principal décrivait durant des chapitres entiers ses lubies cosmétiques. Par son côté grotesque, son rythme effréné, l'énumération que Matias Norfolk venait d'endurer lui avait redonné encore un peu d'aplomb.
- « Tous les jours. Chaque putain de matin, grogna Olivier Busnel.
- Je compatis, Olivier, mentit Matias Norfolk dans un faible élan de second degré. Mais contrairement à un spécialiste médical, je ne suis pas...
- C'est marrant, non? Ça te fait marrer? cria Olivier Busnel,
 à nouveau vindicatif.
- D'accord, ça suffit maintenant, céda Matias Norfolk, écarlate, au bord de l'apoplexie. Arrêtons tout de suite cette conversation, sinon je me verrai dans l'obligation de...
- Si tu sais où se trouve ma femme, je te conseille de me le dire immédiatement, s'obstina Olivier Busnel en se dressant d'un bond, ce qui eut le don d'affoler une fois pour toutes son infortuné camarade d'outre-Rhin.
- J'appelle la sécurité, lança Matias Norfolk en guise de verdict. Si tu m'approches de trop près, je te préviens... »

Il n'osait même plus orienter son regard vers l'intrus, jusqu'à ce que tout à coup, une sonorité inattendue attire son attention. Un *rire*. Olivier Busnel avait adopté un faciès hilare, difforme. « Je t'ai bien eu, assena-t-il en désignant Matias Norfolk de l'index. Si tu avais vu la tronche que tu tirais! »

Matias Norfolk ne se détendit pas. Le danger était a priori écarté, mais il restait sur ses gardes, circonspect. L'homme qui se tenait face à lui était manifestement dérangé. Matias Norfolk n'en pouvait plus. « Sacré Olivier, s'obligea-t-il à dire. Tu as raté ta vocation. »

Il observait Olivier Busnel qui continuait de se gausser, convulsif, hideux. Il se persuada que le moment était venu de saisir sa chance.

- « OK, Olivier, j'étais vraiment très content de te voir. Excuse-moi, mais je reçois une délégation de chez Dimpkins dans moins d'une heure, et...
- Je ne plaisantais pas, tu sais » le coupa Olivier Busnel.
 Matias Norfolk se pétrifia tout entier. Néanmoins, Olivier Busnel s'avançait déjà pour lui serrer la main.
- « Adieu, Matias. Je ne plaisantais pas. Je ne suis plus d'humeur à plaisanter. Plus du tout. Peu de gens peuvent encaisser ce que j'encaisse, et courir comme je cours. J'en suis très fier. Clara savait, *elle*. »